

Prent (Mark)
Monstruosité (Prent)

Publié :

« Les monstres normaux de Mark Prent » Spirale 167, juillet-août 1999.

Titre Les monstres normaux de Mark Prent

Habituellement les monstres remontent des profondeurs du passé, c'est le passé revenu nous hanter. Mais aujourd'hui nos monstres sont des visiteurs du futur, l'avenir nous apparaît comme la promesse de monstres nouveaux,. Quelque chose de l'avenir se montre déjà, c'est encore l'irruption d'une époque dans une autre, c'est surtout l'occasion d'interroger la nôtre. Il faut alors poser la question : qu'est-ce qui est proprement monstrueux aujourd'hui ? Les sculptures et installations de Mark Prent démontrent que nos cabinets de curiosités seraient déjà pleins. Nous avons en effet nos scyllas, nos harpies, nos griffons, nos gorgones, nos sirènes, nos chimères, nos cyclopes ... nous avons nos nouveaux monstres : ces abominations contre-natures sont peut-être les derniers soubresauts de la nature.

Si nous avons de nouveaux monstres c'est aussi que nous avons aussi de nouvelles façons de montrer dans lesquelles peuvent surgir ces excès de visibilité (on en voit trop, ils se donnent trop à voir, ...) que sont les monstres. Quelque chose prend place au-delà de ce qu'on croyait perceptible et intelligible, c'est la monstration en excès des êtres sur-visibles : en ce sens Marilyn Monroe était devenue un monstre. Quelque chose se montre là où rien ne devait paraître. Dans une société saturée par l'image, la salle de montre, ou encore ce qu'on appelait « la montre » dans les foires, n'a plus le même pittoresque. La société marchande est devenue une vaste salle de montre. C'est la foire aux atrocités devenue industrie de l'apparence.

Mais bientôt on soupçonne que le véritablement monstrueux ne se montre pas. Alors le monstre est invisible pare qu'il nous semble familier, parce qu'il s'est perdu dans l'épaisseur des murs. Ce monstre n'offre jamais d'évidence frontale, **il ne laisse que des traces**, des ombres et des ossements. Le monstrueux c'est le réel quand le réel se montre sans fracture, lisse et sans bord, c'est le réel immuable, qui ne saurait être changé quand nous-même ne saurions être changés. C'est une monstruosité froide, lisse, c'est la monstrueuse normalité d'une réduction du monde à une collection de faits et d'états de choses. On mesure le caractère désespérant de cette mise à plat du monde : le monde étouffé par la norme, l'univers réglé sur les intérêts matériels. Il semble bientôt que la vie humaine ne serait que cela. Contre cette mise à plat du monde, — on voit bientôt se multiplier les messes noires, les vaudous de sous-sol, des irrptions de la crypte, les monstres du gothique ... c'est le monde non pas réenchante mais réenvoûté **pour faire comparaître l'Inconnu**.

Il y a un autre façon d'échapper à cette mise à plat du monde : en exacerbant le désespoir qu'il occasionne. Ceux qui désespèrent de la normalité ont compris que c'est à se mutiler soi-même, que c'est à faire de soi-même un monstre, que l'on peut échapper à un système techno-rationnel. Le monstrueux est la limite extrême de la marginalisation, de la déviance. Le monstrueux c'est alors une visibilité qui n'est pas requise par ce système, non pas le sur-visible mais une visibilité qui n'a pas été commandée, comme quelque chose qui se montre de soi-même au-delà de ce qui se donne à voir. Mais encore une fois, l'emprise de la norme est absolue, il apparaît qu'on ne devient un monstre hors-norme que d'échapper aux formes trop spectaculaires de la monstruosité.

Le monstre est la forme de vie qui néantise ce qui la rend possible, c'est la pensée contre l'entendement, l'émotion contre l'émotivité, ... l'événement contre le fondement. Voilà le monstre, celui qui s'est détaché de son sol maternel : détaché de la nature, détaché de l'amour humain, détaché des joies partagées. On apprend ainsi à se méfier des monstres trop visibles, de ce **qui se montre, en lieu et place de cette monstruosité qu'on ne voit pas. Les figures de Mark Prent sont en fait étonnamment familières, comme si on les avait déjà vues, comme si l'artiste travaillait davantage à rendre l'étrange familier, plutôt qu'à créer de l'étrangeté. En apprivoisant les pseudo-monstres, il rappelle que la vraie monstruosité est ailleurs.** Ce qu'on appelle monstre sont de pauvres substituts, spectaculaires, tape-à-l'œil, exhibit de foire qui, en permettant de rejeter l'inconnu dans l'ailleurs, permet en fait de recimenter l'édifice correctif de la normalité. En cette époque de pensée unique, de pan-normalisation, il semble qu'apparaissent de nouveaux monstres, mais ceux-ci captent l'attention pour nier que l'inconnu est ici même, parmi nous, en nous, dans notre langage, dans notre corps, dans le rapport à soi le plus intime. Pour nier que le monstrueux c'est l'affligeante familiarité, la criminelle normalité, la cruauté des bonnes intentions. Plutôt que d'admettre notre monstruosité, il était plus facile de rendre monstrueux le hors-norme afin de naturaliser son assujettissement.

Aujourd'hui les monstres sont l'ombre portée par une monstruosité cachée. De tout temps, le monstrueux a incorporé l'Autre, le Mal, le Désir. C'est le retour de l'ailleurs au plus proche, de l'altérité au plus intime, ... dans l'effacement des distinctions sexuelles, culturelles, ... qui constituent l'individu. Mais en même temps il l'inscrit dans le proche pour le dire ailleurs, — il révèle combien les frontières entre le proche et le lointain, le familier et l'étrange, sont arbitraires et mouvantes. Il révèle que ces frontières peuvent être effacées, que toutes les différences peuvent être gommées, que l'individu peut être construit autrement selon une stratégie de survie erratique. Comme si l'être humain aurait pu prendre forme autrement. Comme si l'être humain prenait effectivement forme autrement : alors nous devenons tous monstrueux, nous entrons dans une subjectivité sans repères.